

# Une belle profession ... l'éthique du conseiller funéraire

Alors que j'étais médecin cantonal, dans un service qui assure aussi la supervision des pompes funèbres, nous avons enregistré des comportements discutables, mercantiles, de certains de ces entrepreneurs. Le livre récent [1] de l'un d'entre eux décrit son activité comme une *belle profession* ... Surprenant? Le quotidien du conseiller funéraire (terme qu'il privilégie), prendre soin de ceux qui viennent de perdre un être cher, ne paraît guère attrayant. A contrario, cela m'a fait penser à un de nos professeurs lors du dernier cours avant les examens finaux, nous encourageant à choisir la gynécologie-obstétrique «parce que c'est une discipline où on participe à des événements heureux». *La mort humanisée* montre qu'on peut faire un beau métier d'un compagnonnage avec la mort.

D'emblée, l'auteur affirme «le professionnel cherche constamment à éviter d'exercer un pouvoir sur les endeuillés», évoquant plusieurs fois de possibles abus de pouvoir. C'est bien proche de l'éthique médicale. «Le propos de l'éthique, c'est de promouvoir l'autonomie d'autrui», dit le belgo-québécois Jean-François Malherbe; c'est vrai dans les professions de la santé, en travail social, dans l'enseignement, pour le conseiller funéraire aussi.

La fin du XX<sup>e</sup> siècle, ivre des progrès des techniques médicales, a voulu écarter, occulter, la mort; «les défunts dérangent, on exécutait les services funèbres le plus discrètement possible». Epoque où dans les hôpitaux on affirmait: «Ici on guérit, on ne meurt pas.» Fuite et myopie devant la réalité de – presque – tous les jours ... On sait mieux à nouveau que vie et mort sont inséparables, ne sont pas d'absolues ennemies\*.

Garder à l'esprit l'importance des mots prononcés – cela vaut bien entendu dans toutes les circonstances de la vie. Exigence d'une écoute attentive, du doigté et d'une grande disponibilité. Avec une bonne dose d'humilité, les intervenants, même professionnels, ne peuvent pas toujours comprendre ce qui se joue dans un deuil. Donner attention au point crucial du contact (y compris physique cas échéant) que les proches

auront encore avec la personne décédée, seuls ou accompagnés, du moment adéquat, du temps nécessaire, du lieu où elle passera encore quelques heures/jours et dans quelles conditions.

Une grande partie de l'ouvrage est faite d'histoires vécues, fortes, tirées de l'expérience de l'auteur. Ainsi celle de cette cravate qu'un enfant demande de ne pas mettre tout de suite à son vieux père parce que, avant sa mort, ce dernier ne pouvait plus respirer et que la cravate serrée le rappelle de manière insupportable. Exemples qui montrent comment «faire juste» (et dans quelques cas faire faux). A noter les situations de décès d'enfants avant la naissance ou peu après, auxquelles médecins et sages-femmes sont aujourd'hui plus attentifs, faisant en sorte que des gestes et cérémonies appropriées puissent prendre place.

Je suis totalement respectueux des options de ceux qui décident que leur départ se fera en toute discrétion, sans cérémonie, mais crois pour ma part à l'importance d'une véritable prise de congé, à quoi on accorde le temps, la substance et les formes adéquates. Pour le proche, «la conviction d'avoir accompli tout ce qui était en son pouvoir l'aidera à surmonter son deuil». Et ceci quitte à inventer de nouveaux rites.

«Les familles savent ce dont elles ont besoin, la fonction du professionnel consiste à leur faire connaître leurs droits et à leur procurer un accompagnement approprié.» Les professionnels ont leurs compétences – c'est pour elles qu'on s'adresse à eux – mais leur rôle est de permettre l'élaboration, par et avec les personnes, de la meilleure manière de faire face. Ceci dans le sens d'un message toujours judicieux: l'essentiel est de renforcer la confiance des gens en eux-mêmes, pas de la nier ou de l'affaiblir.

Dr Jean Martin,  
ancien médecin cantonal,  
membre de la Commission nationale d'éthique

1 Pittet E. *La mort humanisée*. Le Mont s/Lausanne: Editions Ouverture; 2008.

\* Bien sûr, la médecine lutte contre la mort, surtout si elle est pré-maturée ou si on peut la prévenir. Mais on a vu des médecins se détourner des mourants parce que leur décès proche était pour eux un échec narcissiquement insupportable. Alors on déplaçait le lit à la salle de bains et on laissait les infirmières s'occuper de lui et de ses proches. Déplorables situations que l'accent mis aujourd'hui sur les soins palliatifs doit faire disparaître.